

QU'EST-CE QU'UN HOMME
SANS MOUSTACHE?

NOTE DE L'ÉDITEUR

L'orthographe croate est rigoureusement phonétique : à chaque caractère correspond un son unique et invariable. On s'assurera une prononciation correcte en ayant à l'esprit les particularités suivantes :

ć = <i>tch</i> mou (match)	j = <i>ill</i> (feuille)
c = <i>ts</i> (tsar)	s = <i>ss</i> (lisse)
č = <i>tch</i> dur (Mandchourie)	š = <i>ch</i> (chou)
e = <i>é</i> (pré)	u = <i>ou</i> (roue)
g = <i>g</i> (gare)	ž = <i>j</i> (je)
h = <i>kh</i> (halva)	

Ante Tomić

QU'EST-CE QU'UN HOMME
SANS MOUSTACHE?

*Traduit du croate et annoté
par Marko Despot*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

*La bibliothèque de Dimitri se veut un hommage
au travail éditorial de Vladimir Dimitrijević (1934-2011),
fondateur des Éditions L'Âge d'Homme.*



Logo de la collection: *Le Passeur*,
dessin réalisé par Vladimir Dimitrijević en 1974

*Ouvrage publié avec le soutien du ministère de la Culture
et des Médias de la République de Croatie*

Republic
of Croatia
Ministry
of Culture
and Media
Republika
Hrvatska
Ministarstvo
kulture
i medija



Titre original:

Što je muškarac bez brkova

© 2000 Ante Tomić, représenté par HENA COM PUBLISHING
© 2023 Éditions Noir sur Blanc pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-833-1

« Un genou de femme bien rond est
l'autre nom du Saint-Esprit. »

Bohumil Hrabal

À Ivica Ivanišević

CHAPITRE UN

Dans lequel nous faisons la connaissance de cette charmante bourgade où les plus chanceux se grattent l'oreille avec une clé de Mercedes, et ceux qui le sont moins avec la tête rouge d'une allumette.

Que Smiljevo est charmant au mois de mai, lorsque l'ombre noueuse sous le clair de lune, comme un monstre biscornu devant la fenêtre, se transforme peu à peu en amandier à la première lueur du jour pointant derrière les collines bleutées! Ou à midi, quand les cloches sonnent si fort qu'on a l'impression que le ciel du bon Dieu est fait de tôle, et que les paysans qui travaillent la terre se nourrissent d'œufs durs, d'oignons frais et de fromage, de lard et de saucisson étalés sur des linges de cuisine avec des fraises pour motifs. Peut-être est-il plus beau encore au crépuscule, lorsque les nuages empourprés s'épanchent sous l'effet d'un vent venu d'on ne sait où. Ou la nuit, quand le silence n'est troublé que par les grillons, les chiens et les ivrognes qui chantent, rient ou se disputent avec leurs femmes qui les ont quittés depuis belle lurette, se débattant pendant des heures dans le fossé où ils sont tombés ivres morts, pour finir par s'endormir puis se réveiller à huit heures, voire plus tard, couverts de rosée et de fourmis.

Le village est grand, deux mille âmes environ, et il ne désemplit pas. Du moins pas sensiblement. On y trouve une

église et une école primaire, de magnifiques bâtiments en pierre de la région, une auberge du nom de *Bevanda*¹, dont les mauvaises langues affirment qu'elle porte bien sa raison sociale puisqu'on n'y sert que du vin coupé. On y trouve aussi deux épiceries qui, en vendant de la bière fraîche et du cognac, pratiquent une concurrence déloyale vis-à-vis du débit de boissons, ainsi qu'une poste et son employée qui picore son sandwich au jambon durant ses heures de travail. Il y a quelque temps, conduisant sa mobylette entre deux rasades de vin, le facteur a renversé un enfant. Il est devenu exécration depuis qu'on lui a interdit de conduire : surtout, ne lui adressez la parole qu'en cas d'extrême urgence.

À Smiljevo, comme partout ailleurs, certains ont de l'argent, d'autres non, sauf que, ici, cela ne veut pas dire grand-chose. Celui qui n'a pas d'argent passe ses journées à l'auberge à compter les mouches sur les rideaux sales, à se gratter l'oreille avec la tête rouge d'une allumette ou à charrier Mića en lui demandant s'il a l'intention d'épouser la Tchèque qu'il a culbutée l'été passé sur l'île de Hvar ; puis arrive quelqu'un qui a de l'argent pour lui payer une bière ou un verre de spritzer². C'est une existence agréable et rassurante, car il y aura toujours quelqu'un qui a de l'argent, marié à une gourgandine, ou qui, ambitieux par nature, est parti travailler en Allemagne et qui, de retour pour Noël, pour Pâques ou pour la Saint-Antoine, patron de Smiljevo, offre des verres aux bons à rien qui passent leurs journées à la *Bevanda* à compter les mouches sur les rideaux sales, et qui sont tellement minables qu'ils se grattent l'oreille avec la tête rouge d'une allumette. Les ambitieux, eux, se grattent l'oreille avec une clé de Mercedes.

En matière de restauration, les deux épiceries offrent un service remarquable. Les détaillants gardent sous le comptoir trois verres à cognac, et l'on peut toujours boire le coup avec un camarade. Conformément aux règles d'hygiène en

1. Vin rouge coupé d'eau.

2. Mélange de vin blanc et d'eau gazeuse.

vigueur, les verres sont soigneusement essuyés après chaque client. Depuis la nuit des temps, Smiljevo est à l’opposé du monde hygiéniste où l’on n’ose se servir du linge d’autrui, et où, dit-on, le fils ignore le père et le père son enfant. Il règne dans ces boutiques une atmosphère chaleureuse et fraternelle, et personne ne s’offusque si l’on intervertit sur le comptoir les verres de cognac ou les bouteilles de bière. Bois, l’ami, on n’est pas galeux ! Ça merdoie uniquement quand un client, comme par mégarde, s’empare d’une bouteille plus remplie que la sienne.

Sans compter cette dimension fraternelle, l’avantage de consommer en magasin, c’est que c’est moins cher qu’à l’auberge. Le mérite de l’épicerie, n’ayons pas peur des mots, est d’avoir démocratisé la restauration. Prenons l’exemple d’Ivić : avec la misère qu’il reçoit mensuellement de son fonds d’invalidité, il ne peut se permettre de têter à l’auberge et, avec son caractère de cochon, il ne se fait jamais payer le coup. Il boit donc régulièrement à l’épicerie. Soit qu’il repose son pied enfilé dans une énorme chaussure orthopédique, soit qu’après s’être imbibé il doute de sa jambe vaillante, toujours est-il qu’il passe son temps accoudé au comptoir à siroter du cognac, bien que le patron affirme que c’est de son sang qu’il s’abreuve. À la paille.

Le curé fit son entrée dans le magasin.

– S’il vous plaît, un litre de jus de pomme, demanda don Stipan.

– *Claro que sí, padre*, répondit le commerçant.

– Ki, ki, ki, ki, ki ! croassa Ivić, railleur. Qu’est-ce que tu as dit ? Tu parles notre langue ? Ho, *sprechen Sie* croate ?

Le patron ignora la provocation. Il se faufila entre les rayonnages, jeta un coup d’œil au miroir suspendu à un clou à côté du cabinet d’aisances, cracha sur son index et se lissa la moustache.

– *Boy, prego*, une autre tequila ! cria l’invalidé en lançant un clin d’œil aviné à don Stipan. Mais sans ver ! Dis, curé,

tu savais que les Mexicains boivent la tequila avec un ver dans la bouteille? expliqua-t-il à l'homme d'Église. Je te jure, je l'ai vu dans un film. Une bouteille d'un litre, avec de la tequila transparente comme de l'eau, et au fond une larve grosse comme mon pouce. Grosse et verte comme un ver à chou. On se demande comment d'honnêtes catholiques peuvent boire ça! Et eux, maudits païens, non seulement ils le boivent, mais quand ils vident la bouteille, ils croquent la larve! Beurk! lança Ivić avec une grimace de dégoût. Je le dis comme je l'ai vu, mon père, ils l'avalent comme une figue!

Aux abois, don Stipan hochait la tête en lisant avec un intérêt non feint l'étiquette d'un paquet de bas nylon posé sur le comptoir. Le patron revint. C'était un homme sérieux, établi, il allait fêter ses trente-cinq ans au mois de septembre, il se prénomma Josip, mais depuis qu'il regardait la série mexicaine *Des roses pour ma bien-aimée*, il préférait qu'on l'appelle Miguel. Il posa un litre de jus sur le comptoir, et pour mettre fin au baratin d'Ivić, il dit, cette fois-ci en croate:

– Voilà. Ce sera tout?

– Mais c'est quoi ces manières? lança l'invalidé. Depuis quand Miguel dit « ce sera tout »? Non! Miguel ne dirait jamais ça! Jamais! Allez, Miguel, reprends ton jus, et recommence depuis le début. Et en mexicain, s'il te plaît, comme il se doit...

Hors de lui, Josip empoigna une demi-miche de pain sur l'étagère, l'embrassa – c'est une belle coutume, dans nos contrées, d'embrasser le pain qu'on jette – et la lança à la tête de l'invalidé. Ce dernier parvint à l'éviter et ricana d'un air moqueur. Mais en s'éloignant du comptoir, il perdit l'équilibre et tomba le cul par terre, se cognant la tête contre un tonneau de plastique bleu où l'hiver on fait fermenter la choucroute, et où l'été on conserve la nourriture industrielle pour la volaille.

– Bonjour, Miguel, chantonna Tatjana en entrant dans l'épicerie.

– *Buenos días, señora*, lui répondit le commerçant guilleret.

– Donne-moi un litre de sirop d’orange, une bouteille de rhum pâtissier et un tube de dentifrice.

– *Un momento*, je finis de servir don Stipan, répondit Miguel.

– Allez-y, je peux attendre, proposa le prêtre.

– Vous êtes adorable, dit Tatjana.

– Aaaah, mon Dieu! se lamenta Ivić allongé sur le dos. Pauvre de moi! Quelle misère! On s’acharne sur un invalide! Un invalide avec une jambe plus courte que l’autre!

– Miguel, tu dois me raconter ce qui s’est passé hier dans les *Roses*, dit Tatjana. J’étais chez ma coiffeuse, je n’ai pas eu le temps de regarder.

– Tu n’as pas regardé hier! Ah là là, quel bazar! Cette ordure de Ruben est venu dire à don Francisco qu’il était son fils naturel, que don Francisco avait couché avec sa mère, une avaleuse de feu, quand son cirque était passé dans leur ville vingt-cinq ans plus tôt.

– Le fumier! éclata Tatjana.

– C’est ce que lui a dit don Francisco, mais plus poliment. Si tu l’avais vu! Grand, droit dans ses bottes, les cheveux argentés, il a tiré sur son cigare, tu sais, le gros cigare qu’il fume tout le temps, et il a dit – et à ces mots, Josip se leva et déclama de la voix de basse de don Francisco: « Jeune homme, vous vous trompez, à l’époque je couchais avec la charmeuse de serpents. »

– Bien envoyé! lança la femme en frappant le comptoir de la paume de sa main. Et vous, demanda-t-elle à brûle-pourpoint à don Stipan, que pensez-vous de ma nouvelle coupe?

– Pardon? bredouilla le prêtre.

– Comment trouvez-vous ma nouvelle coupe? J’ai raccourci les mèches, j’ai fait une coloration et une ondulation.

– C’est joli, dit don Stipan, sur la défensive.

– Tu entends ce qu’il dit? lança la femme en se tournant vers Miguel. Il dit que c’est joli! Tu ne trouves pas qu’il ressemble à José, le frère cadet de Miguel, le jockey?

- Qui ça? s'étonna Josip.
 - Don Stipan, dit la femme en désignant le prêtre empourpré. N'est-ce pas qu'il ressemble à José?
 - Je ne sais pas, répondit l'épicier en scrutant le curé.
 - Mais oui! Les cheveux noirs, les yeux bleus, la taille haute, les traits marquants, c'est José tout craché!
- José-tout-craché rougit comme une jeune fille, avec l'envie de prendre ses jambes à son cou. Loin de lui l'idée d'acheter de la mousse à raser ou, pire encore, du papier-toilette, alors qu'il était venu exprès pour ça. Par chance, une petite femme racornie, avec un œil au beurre noir, fit irruption dans la boutique. Sans un « bonjour », sans un « loué soit Jésus », elle s'approcha du comptoir et y déposa un gros sac noir.
- Six bouteilles de bière fraîche et un paquet de cigarettes, dit-elle doucement.
 - Tout de suite, répondit Josip.
 - Nediljka, qu'est-ce que tu as à l'œil? demanda Tatjana.
 - Une guêpe m'a piquée, répondit celle-ci sèchement avant de s'éclipser comme une ombre, le sac rempli de bouteilles.
 - Son mari la frappe, chuchota Tatjana aussitôt la femme sortie. Gudin la bat comme plâtre après avoir bu.
 - *Caramba!* fit Miguel, horrifié.
 - Mon défunt mari, la terre lui soit légère, ne m'a jamais touchée. Je veux dire, il m'a *touchée*, mais différemment, dit la veuve en jetant un regard au curé qui rougit de plus belle. Pour lui, les femmes étaient sacrées, c'est ce qu'il avait appris en Allemagne. Il m'a raconté que, là-bas, les hommes qui battent les femmes vont en prison. Il n'y viendrait à l'idée de personne de faire ça.
 - C'est vrai, acquiesça Ivić en s'accoudant au comptoir. Là-bas, on torture les femmes à la gégène.
 - Tiens donc ta langue de vipère, morveux! lui lança Tatjana.
 - Na, na, na! ricana l'invalidé, mais Tatjana ne le regardait plus.
 - Avoue, tu ne trouves pas qu'il ressemble à José?

– Maintenant que tu le dis, concéda Miguel, il y a comme une ressemblance. Surtout le contour des yeux.

– N'est-ce pas? s'exclama la veuve. José tout craché!

José-tout-craché avait à présent envie de pleurer de honte. Comme si elle devinait ce qu'il ressentait, Tatjana le fixa dans les yeux avec un petit sourire mutin. Deux ans plus tôt, à Francfort, le mari de cette jolie jeune femme de vingt-huit ans était tombé d'un échafaudage dans une fosse à chaux et il était mort sur le coup. Le hasard avait voulu que ce malheur fût arrivé six mois après qu'il eut signé, dans un bouge de la périphérie, une police d'assurance-vie à hauteur d'un million de marks. Parlant à peine allemand, le pauvre avait cru qu'il s'agissait de documents nécessaires à l'obtention d'un permis de travail, alors que l'agent d'assurances faisait l'idiot en se réjouissant de sa provision. Ainsi, à la suite de ce malentendu, et au grand dam de son beau-père, de sa belle-mère et de ses deux belles-sœurs, Tatjana se retrouva nantie jusqu'à la fin de sa vie, sans que cette union prématurément interrompue accouchât d'une progéniture. « Elle a perdu son mari, mais elle a une veine de cocu », disait-on dans son entourage. La jeune veuve ne prêta aucune attention à la haine de la famille, ni à la réprobation du village: elle empocha son million et rit au visage des envieux, tout comme elle riait à présent à celui de don Stipan, désarçonnant le prêtre qui n'avait l'habitude de parler à la gent féminine qu'à travers la cloison de son confessionnal. La Providence lui fut cependant bienveillante en lui envoyant un ange gardien sous les traits de Mila, la petite aubergiste boulotte.

– Josip, as-tu des chopes d'un demi-litre? cria Mila depuis l'entrée de l'épicerie, car Mila, comme un sergent dans un film américain, ne savait faire que crier.

– Allez, ciao, dit Tatjana gaiement. Ciao, José! fit-elle au curé.

– *Adios, señora!* lui lança Miguel.

– Adieu, marmonna le prêtre.

– Qu'est-ce que tu disais? demanda l'épicier en se tournant vers Mila.

– Des chopes d'un demi-litre! hurla la femme.

– J'en ai.

– Elles sont à combien?

– Vingt-six kunas pièce.

– Sacré bon Dieu! s'exclama l'aubergiste.

Don Stipan, ayant recouvré un semblant d'aplomb, se racla la gorge.

– Pardonnez-moi, don Stipan, ça m'a échappé! s'excusa la femme. Vingt-six kunas! Montre-les-moi, que je voie ce qu'elles valent.

Miguel alla dans la réserve.

– *Si ma femme a cent quarant' de tour, c'est pas d'ma faute...* chantonna Ivić dans son coin, avant de se rendre compte de la présence du curé et de l'aubergiste et d'interrompre son couplet licencieux.

– Vingt-six kunas! dit Mila en examinant les chopes apportées par l'épicier. Tu paies ce qu'il faut, et ce timbré de Mića, l'âne bête, les broie avec ses dents! Dis-moi honnêtement, une fois qu'il les a broyées, tu n'as pas envie de les lui lancer à la tête?

– *Que?* s'étonna Miguel.

– Les chopes!

– Mića broie les chopes avec ses dents?

– Le fumier, il les mange, et comment! Il arrache un bout gros comme la main, et il le broie dans la bouche en lançant des clins d'œil! Je le regarde, et je me dis: « Dieu fasse qu'il se charcute le clapet! » Tu parles! Cet âne avale le verre, puis il rit en tirant la langue pour que tout le monde voie bien qu'il n'a rien! Et il se fout de moi! Il m'a dit hier: « Mila, la prochaine fois, mets-y un peu plus de sel. » Je lui ai répondu: « Mića, espèce de raclure de bidet – pardonnez l'expression, don Stipan –, si t'en manges encore une, je t'en colle deux derrière les oreilles! »

– *Madre mía!*

– Allez, donne-m'en six.

Un peu plus tard ne restaient à la boutique que l'épiciériste et l'invalides. Bienheureux, Ivić s'endormit la tête sur le comptoir, s'emportant contre un inconnu venu hanter ses rêves. Assis sur sa chaise dans un coin du magasin, Miguel ânonnait des phrases tirées de son *Espagnol avec prononciation*:

– *Su abuela cocina muy bien*. Votre grand-mère cuisine très bien. *Cuando era pescada este pez?* Quand ce poisson a-t-il été pêché? *Señorita, puede acompañarme en mi hotel?* Mademoiselle, pouvez-vous m'accompagner à mon hôtel? *Mi mujer muria de aids*. Ma femme est morte du sida...

CHAPITRE DEUX

Dans lequel, au cours d'une partie de cartes, l'on se demande en conscience s'il est convenable de commander une boisson en sachant qu'on ne pourra pas la payer, et où l'on apprend la jeunesse dissolue du prêtre du village.

– Trois cartes, je remporte la pile, annonça Iko pendant que Milan jetait des coups d'œil anxieux au bloc sur lequel Jurica, le fils aîné du Merlan, inscrivait les points.

– Laisse le petit faire ses armes, dit le Merlan avec l'espoir que le comptage des piles et des atouts pourrait sauver son garçon de l'inévitable débâcle mathématique.

Jurica se taisait, inscrivait, mordillait le bout de son stylo et se disait, en sirotant son orangeade, qu'il valait mieux éviter d'affoler son père diabétique : outre son zéro en mathématiques, il avait la même note en croate, en biologie, en chimie, en religion, en éducation musicale et en sciences et technologie ; le redoublement était inévitable. Sauf si quelqu'un mettait le feu à l'école. Bref, Milan jeta un coup d'œil anxieux au bloc sur lequel Jurica inscrivait des chiffres hideux et biscornus, et constata que leurs adversaires avaient déjà trente-sept points et qu'il leur en manquait quatre pour remporter la partie.

– Vous avez le cul bordé de nouilles, marmonna-t-il amèrement.

– Salopiauds, grommela son partenaire, Mate, surnommé le Noiraud.

Il y avait peu de monde à l'auberge. Excepté les joueurs de cartes, seul Míca dormait sur sa chaise, la tête appuyée contre le mur; il souriait dans son rêve à la blonde du calendrier graisseux, à genoux sur le sable, qui lui offrait plaisamment à boire; il s'était endormi et la fille s'était animée, lui présentant un cognac après l'autre, comme sur un tapis roulant. Ce n'était qu'un songe, et l'ivrogne ne s'en étonna pas: il ne cessait de rire et de boire comme un pourceau, l'alcool lui coulait sur la chemise. Il sourit dans son rêve, découvrant les chicots de sa mâchoire supérieure, noirs comme la cendre.

– Míca! cria le Noiraud.

Le petit homme joufflu se réveilla en bougonnant, faisant clapper sa langue et clignant des yeux. Les joueurs éclatèrent de rire. C'était leur troisième partie de cartes. Milan et le Noiraud avaient gagné la première, Iko et le Merlan venaient d'égaliser. La troisième devait désigner les gagnants, qui se lèveraient de table en souriant, détendant leurs membres engourdis et raillant les perdants qui devraient régler la note salée de Markan, l'aubergiste.

– « Un engin explosif a été lancé sur un autobus municipal » – Markan lisait la rubrique des faits divers à voix haute, frissonnant d'une jouissance macabre et coupable. « Six personnes ont été légèrement blessées, les médecins luttent pour la vie de deux passagers. L'auteur du délit s'est rendu une demi-heure plus tard au poste de police numéro 3. Il s'agit de S. B. (44), tourneur sur métaux de Šibenik. À la question des agents qui lui ont demandé pourquoi il avait lancé l'engin, S. B. a déclaré qu'il ne savait pas ce qui lui était passé par la tête, qu'il s'étonnait sincèrement de son acte et qu'il s'engageait à ne plus le refaire... »

– Markan, tu me donneras un autre rouge limé, l'interrompit Iko.

– Bon sang, qu'est-ce que tu peux ingurgiter! dit le Noiraud, dépité.

- Eh, j'ai soif!
- Pas sûr que t'aurais aussi soif si j'avais aligné trois cartes.
- Touche-m'en une!
- Touche-m'en trois!
- « V. K., vingt-cinq ans, toxicomane, a été retrouvée inconsciente hier matin dans les toilettes de la discothèque *Le Perroquet*. On suppose que la jeune fille s'est injecté la veille une dose d'héroïne et qu'elle a perdu connaissance, un garrot noué autour du bras. Les employés de la discothèque n'ayant pas vérifié les lieux d'aisances à la fermeture du local, Zdenka M. (48), femme de ménage, a découvert la toxicomane évanouie à son arrivée au travail, vers dix heures du matin. V. K. est demeurée inconsciente pendant sept ou huit heures. L'équipe chirurgicale qui l'a prise en charge n'a pu que faire le constat que son bras était resté trop longtemps non irrigué, la contraignant à l'amputer. »
- Markan, donne-moi une *bevanda*, dit le Merlan.
- Mon cul, s'emporta le Noiraud, ne lui donne rien! La partie est terminée, bon Dieu!
- Elle n'est pas terminée, on joue encore. On peut commander tant qu'on joue, ce sont les règles.
- Tu peux boire, mais j'paierai pas.
- Tu paieras.
- J'paierai pas.
- Tu paieras.
- J'paierai pas.
- « Hier s'est ouvert devant le tribunal municipal de Split le procès de K. R. (34), surnommé l'Artiste. Il est accusé d'avoir falsifié cartes d'identité, passeports, diplômes et attestations d'invalidité, et d'avoir ainsi réalisé un profit illicite. Le procès a été interrompu du fait de l'impossibilité de vérifier l'identité de l'accusé. À la question du procureur "Êtes-vous K. R., serveur qualifié, de Split?", l'accusé a répondu: "Non, je suis K. R., docteur en sciences économiques, chirurgien cardiaque, sculpteur académique, archevêque de Split et de Makarska, académicien et président du département littéraire

de l'Académie croate des sciences et des arts et titulaire d'un doctorat honorifique de l'université du Michigan, mais on m'a dépouillé de tous mes documents." Le procès se poursuivra après que la Cour suprême de Croatie aura donné son avis sur cette affaire. »

– Si tu ne paies pas, je ne joue plus.

– Si tu ne joues plus, la partie est à nous, dit le Noiraud, matois.

– Va te faire foutre ! Elle n'est pas à vous, il nous manque quatre points, à vous neuf !

– Alors tu prends tes cartes et tu joues. Ce n'est pas fini tant que tu n'es pas à quarante et un.

– Peau de fesses ! dit le Merlan en lui faisant un bras d'honneur. Je ne joue pas tant que je n'ai pas, posée devant moi, la *bevanda* que j'ai commandée.

– Qui t'empêche de commander une *bevanda* ? Tu peux en commander deux, mais je ne paierai pas.

– Tu paieras.

– J'paierai pas.

– Tu paieras.

– J'paierai pas.

– « Z. L. (63), policier à la retraite de Našice, accusé d'avoir assassiné d'une manière particulièrement odieuse son voisin et parrain D. R. (71) en le menottant à son paratonnerre durant un orage, a été libéré mercredi dernier par le Tribunal régional d'Osijek faute de preuves. Certains témoins ont déclaré que, au moment de la mort du malheureux D. R., Z. L. regardait un match de football au buffet de la gare de Vinkovci, d'autres qu'il fêtait l'anniversaire de son frère à Nuštar ; un témoin a affirmé que Z. L. regardait un match de football à Vinkovci et qu'il trinquait en même temps à Nuštar à la santé de son frère Stjepan. »

Les joueurs ne pipaient mot, l'atmosphère était lourde ; on était à deux doigts d'une de ces effusions de sang tant appréciées par Markan. Le Noiraud tapait nerveusement le sol de son pied, Milan affichait un sourire ironique, crachant

de manière agressive la fumée de sa cigarette au nez d'Iko. La peau de vache savait quelles épreuves Iko avait traversées pour arrêter de fumer. Le Merlan avait empoigné un verre, il l'observait sous toutes les coutures, semblant le jauger, mais en réalité il mourait d'envie de le jeter à la tête du Noiraud. Iko quant à lui avait fermé les yeux et respirait profondément, les épaules droites. Concentré comme Bruce Lee, dans un film qu'il avait vu. Et au moment où, les yeux toujours fermés, il se mit à assouplir ses muscles cervicaux en tournant la tête comme un lézard, la voix de Mića, venue de l'autre bout de l'auberge, fit baisser la tension :

– Eh oui, notre don Stipan est un alcoolique repentí.

Boum ! Les joueurs n'auraient pas été plus étonnés de voir s'effondrer sur eux la dalle en béton de l'étage, et tomber Karmela, la mère de Markan, sur la table, une vieille paralysique de cent quarante kilos, qui ne quittait plus son fauteuil depuis sept ans. Les nuages gris et plombés de la bagarre annoncée, qui s'accumulaient sous le plafond de la *Bevanda*, se dispersèrent sous le vent de cette terrible information : don Stipan était... Mais qu'est-ce qu'il raconte, cet ivrogne de Mića, qui le lui a dit ?

– Don Stipan ! Alcoolique repentí ! s'exclama Iko, estomaqué.

– Oui, don Stipan, confirma Mića.

– Qui te l'a dit ?

– Qui me l'a dit ? Des gens me l'ont dit, fit le madré ivrogne.

– Mića, dis pas de conneries, s'emporta le Merlan. Tu n'en as pas assez d'être une merde, tu voudrais traîner les autres dans le caca. Je te jure, je vais te...

– Arrête avec tes couillonnades, l'interrompit le Noiraud. Qu'est-ce que tu as à le menacer, laisse-le parler... Allez, Mića, parle, qui t'a dit pour don Stipan ?

Ulcéré, Mića se taisait en regardant droit devant lui.

– Mića, je dirai à ta mère que tu as vendu la tronçonneuse que t’a rapportée ton père d’Allemagne pour te payer à boire, menaçait le Noiraud.

– Il l’a vendue à qui ? s’étonna Iko.

– Peu importe à qui il l’a vendue, dit le Noiraud. On va passer sous silence l’épisode de la tronçonneuse, et lui va gentiment nous dire de qui il a appris pour don Stipan. C’est pas vrai, Mića ? Allez, parle. Qui te l’a dit ?

– « Mercredi dernier, tôt le matin, après s’être caché neuf jours dans les forêts de Papuk, lança Markan depuis le comptoir, J. B. (56), professeur de biologie de Slavenska Požega, s’est rendu aux forces de l’ordre. J. B. est accusé d’avoir causé la mort de deux personnes, décédées après avoir lu son livre *Le Monde magique des champignons*, et on le soupçonne d’avoir induit d’importants et irréversibles troubles psychiques chez treize autres individus, internés dans différentes institutions psychiatriques du pays. »

Offensé, Mića se tut quelques instants encore avant de se racler la gorge et de cracher le morceau.

Don Stipan, jeune prêtre de trente-cinq ans, grand et mince, avait été nommé à la cure de Smiljevo six mois plus tôt. Il avait séduit les hommes grâce à sa ferme résolution de rénover l’église, et les femmes par sa chevelure de jais, ses dents blanches et son visage bistre où brillaient deux magnifiques yeux bleus. Quelques années plus tôt, il avait administré une riche paroisse près de Sinj. Il y avait été aussi apprécié qu’ici : il avait fondé un journal paroissial, rénové la chapelle d’un village reculé, formé un chœur de femmes, et avait même sauvé une vieille dame qui faisait un infarctus en l’emmenant à l’hôpital avec sa voiture. L’ambulancier avait disparu ce jour-là : on racontait qu’il transportait du ciment pour son beau-frère.

Le prêtre buvait beaucoup en ce temps-là, mais on ne peut pas dire qu’on le lui reprochait. Ses paroissiens appréciaient son esprit ingénieux, notamment lorsqu’il avait couvert d’un sparadrap le senseur installé à côté du volant de

sa Renault 19, un engin diabolique qui bloquait le véhicule dès qu'il décelait une trace d'alcool dans l'haleine du conducteur. Le cœur rempli de joie et de charité, les paysans voyaient leur curé s'installer dans la voiture, sortir la tête par la fenêtre et leur lancer triomphalement en allumant le moteur: « Vous avez vu comme j'ai niqué la française? »

À la Saint-Martin, nombre d'entre eux offraient au curé une dame-jeanne de vin du pays, et certains se soûlaient même avec lui. On ne disait pas « Il est bien, mais il boit », mais: « Il boit, mais il est bien. » On fermait les yeux quand, ivre mort, il confessait ou communiait, quand, ivre mort, il enduisait d'huile les nouveau-nés, quand, ivre mort, il bénissait les maisons – en particulier les plus reculées –, car cela ne se voyait pas sur lui. Même quand il buvait jusqu'à quatre heures du matin, il n'oubliait pas la messe chantée qu'il devait célébrer pour l'âme d'un défunt deux heures plus tard. Il est vrai que les femmes au premier rang sortaient souvent leur mouchoir pour se couvrir le nez à cause de son haleine, mais même elles ne lui en tenaient jamais rigueur.

Le village avait ainsi vécu dans l'allégresse avec son curé jeune, dynamique et – mon Dieu, est-ce si important? – alcoolisé, jusqu'à ce funeste dimanche. Don Stipan avait bu toute la nuit avec de jeunes recrues qui partaient faire leur service militaire, et qu'il avait bénies le jour même. Au moment de célébrer la messe, il ne connaissait même plus son nom. Le spectacle fut terrible: il se télescopa avec les enfants de chœur, s'empêtra dans sa chasuble, hoqueta pendant son prêche. Caché derrière une colonne, le sacristain mordait de dépit dans sa calotte délavée, n'osant pas regarder le curé. Chaque fois que ce dernier s'immobilisait et, vacillant sur ses jambes, lançait: « Euuh! », la religieuse assise derrière l'orgue électrique retenait son souffle. Le malheur arriva au moment où don Stipan but le verre de trop.

– « Prenez et buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de l'Alliance, versé pour la multitude en rémission des péchés. Faites ceci en mémoire de moi », récita le curé

machinalement en soulevant la coupe contenant le sang du Sauveur, les mains tremblantes.

Puis il se mit à boire. Les enfants de chœur faisaient tinter les clochettes devant l'autel, les fidèles étaient agenouillés, le front posé sur leurs mains jointes.

Le prêtre remit le calice à sa place et son regard se perdit dans le lointain, vers les portes ouvertes de l'église, derrière lesquelles de noirs corbeaux croassaient, juchés sur les branches d'un châtaignier majestueux. Longtemps il demeura ainsi. Puis, au lieu de réciter « Il est grand le mystère de la foi » dans l'attente de la réponse des fidèles – « Nous proclamons ta mort, Seigneur Jésus, nous célébrons ta résurrection... » et ainsi de suite –, don Stipan ferma les yeux, fit clapper sa langue et lança :

– Bon ! Très bon ! Un brin trop sucré, mais il a un sacrre bouquet !

Puis il s'écroula et se mit à ronfler de telle manière que les flammèches des bougies dansaient dans l'air.

Après cet incident, on l'envoya en cure sur l'île de Rab. On raconte qu'il passa ensuite deux ans et demi dans une mission catholique croate en Allemagne, avant de prendre son poste à Smiljevo. On raconte aussi qu'à présent il fuit l'alcool comme la peste.

Miça se tut. Le Merlan, le Noiraud, Milan, Iko et Markan le fixaient, horrifiés. De grosses mouches noires bourdonnaient funestement.

CHAPITRE TROIS

Où l'on évoque deux fantômes, le premier salissant tapis et couverture, le second s'échappant d'une bouteille.

Au printemps, à Smiljevo, tous ceux qui travaillent, policiers et femmes de ménage, instituteurs, marchands, maçons, ingénieurs, chauffeurs, ouvrières de l'usine de nouilles, certains plus longtemps que d'autres, tous – tous, vous dis-je! – sont en arrêt maladie. On pourrait presque croire qu'une pandémie de rhume des foins s'abat sur le village. Mais les familiers des travaux agricoles ne sont pas dupes. Car les habitants de Smiljevo ne commencent à se plaindre – de vertiges, de sciatique, de colique biliaire, d'épanchement de synovie, de tuberculose, d'épilepsie, d'allergie à la poussière et aux poils de chat, de bronchite chronique, de nyctalopie – qu'à la saison des foins, du labour ou de la plantation de patates. Ces jours-là, le cabinet du vieux docteur Alujević, qui avait judicieusement choisi de se spécialiser dans la médecine du travail, dégustant toute l'année les jambons offerts chaque printemps par ses patients reconnaissants, a des airs de salle de répétition d'un théâtre amateur. Les patients se contorsionnent, se roulent par terre, bavent, tournent des yeux, éructent et vomissent. Jusqu'à ce que le docteur leur prescrive sept jours, deux semaines, voire un mois d'arrêt de travail. Aussitôt qu'ils referment la porte du cabinet, les malheureux oublient leurs douleurs, courent se changer, et

les voici ce même après-midi avec un bidon de vingt-cinq litres sur le dos à sulfater la vigne.

Le village est désert ces jours-là. Seuls les vieux s'asseyent au jardin pour écosser les haricots, tresser de l'ail ou disputer, non sans jalousie, le coq cavaleur. « Tu n'as pas honte de monter ma plus belle cocotte ! » peste un vieillard en lui lançant des cailloux, et le volatile de s'enfuir au fond de la cour jusqu'au tas de fumier, à l'abri de l'ancêtre, avant de se dresser en haut de la montagne de déjections bovines et, fièrement, lancer son cri, comme un orgasme suranné.

Pendant l'une de ces journées dépeuplées, don Stipan se trouvait dans la sacristie, chantonnant *Vierge céleste, reine des Croates*, à transvaser du jus de pomme d'un grand bocal de cuisine dans un pichet en porcelaine. On entendait dans le lointain le grondement d'un tracteur, les cris des enfants dans le préau de l'école, les coups de bâton du marguillier qui cassait des noix dans la cour. Une fine poussière dansait dans les rais de lumière qui filtraient à travers les hautes fenêtres. Depuis sa guérison, le prêtre avait remplacé le vin de messe par du jus de pomme, et bien que les autorités ecclésiastiques l'y eussent autorisé, il en éprouvait un certain embarras. Il entendit le grincement des lourdes portes de l'église.

– Don Stipan ! lança une voix féminine.

Le prêtre sursauta en renversant le jus sur son pantalon. Juste sous la ceinture, c'était très gênant.

– Don Stipan !

– Tout de suite ! Un instant ! cria le curé pris de panique en se frottant l'entrejambe.

– Don Stipan !

– Un instant ! Un instant !

– Don Stipan !

– J'arrive ! Un instant !

– Don Stipan, dit Tatjana à voix basse, car elle se trouvait au seuil de la sacristie.